

Fleurs . . .

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 25 juin 1934

Notre président du Conseil est un brave homme — cela ne fait aucun doute, et n'admet aucune contestation. Mais notre président du Conseil est, avec cela, un homme raffiné, d'une sensibilité délicate, d'un tempérament fin ; le langage grossier blesse son oreille et n'atteint pas son ouïe, ce langage auquel les opposants politiques ont pris l'habitude de recourir en s'adressant à son grand prédécesseur, le docteur Sidki Pacha, car il y a dans ce langage une rudesse et une dureté qui ne conviennent ni à sa nature ni à son goût raffiné et cultivé. Et l'explication la plus probable, à notre avis, de cet état de l'opposition, c'est qu'il devient évident, d'après la manière du président du Conseil, combien il en faut peu pour le persuader de quelque chose, ou le convaincre de quelque chose, ou lui faire supporter quelque chose, ou lui imposer quelque chose — de sorte qu'on lui parle dans une langue qu'il ne comprend pas, et qu'il n'apprécie pas ; et comme elle ne trouve aucun moyen de l'atteindre, elle lui parle plutôt dans la langue du peuple, et des enfants des rues — ceux qui marchent dans les marchés et s'assoient dans les clubs, et conversent dans la langue commune, ou dans leur propre idiome, mais en tout cas dans un idiome démocratique. Et pourtant, il serait tout à fait souhaitable que l'opposition, désireuse que sa voix parvienne au président du Conseil, et que ses propos tombent favorablement sur lui, change sa manière de s'adresser à lui, et adopte un langage doux, gentil, délicat, agréable — ressemblant à quelque chose de ce qui trouble le grand président raffiné parmi toutes les nuances du luxe et du confort. Nous savons que ce n'est ni chose facile, ni à portée de main aisée — car nous avons tous été créés peuples démocratiques, nous parlons la langue du peuple, et affectons sa manière démocratique, et il ne nous est pas donné avec aisance et facilité de nous transformer en aristocrates qui empruntent, dans leur conversation, le langage de la brise et des fleurs — mais essayons tout de même, afin que le succès nous soit accordé, et que Dieu nous rapproche de notre président du Conseil, et raccourcisse la distance entre nous et lui, afin qu'il nous entende, et nous comprenne, et saisisse la pensée raffinée dans ce que nous disons. Il nous est venu à l'esprit que, parmi les moyens les plus proches du président du Conseil, il en est un qui consiste à composer pour lui, à partir de certaines œuvres du ministère, un bouquet de belles fleurs, que nous arrangerons avec art, et ornerons avec goût, et lui présenterons en son nom, avec un sourire empli d'admiration, d'estime, et du désir de le

gagner à notre cause. Car ce bouquet pourrait rencontrer, de son regard raffiné, un coup d'œil qui s'y attarde, et peut-être l'effraie-t-il, et peut-être y jette-t-il un nouveau regard, et peut-être s'attarde-t-il longuement à y réfléchir, et peut-être devient-il certain, après cela, que ce beau bouquet, ce spectacle magnifique et terrifiant, n'est composé que de fleurs du mal, non de fleurs du bien, et nous nous détournons de cette beauté répugnante qui suscite la répulsion des âmes et fait bondir les cœurs d'effroi, non de cette beauté douce, dans laquelle les âmes trouvent le repos, et qui emplit l'esprit de joie, de contentement et de délice.

Et jadis, certains poètes français, que le président du Conseil a certainement lus, purent faire du mal des fleurs, et en composer un bouquet merveilleux, immortel à travers les âges, que les générations de l'humanité continueraient de contempler, n'y voyant que reniement et péché. Et peut-être était-ce la fleur issaïque que cultive le ministre des Traditions, au ministère de l'Instruction publique, la plus digne des nuances de la fleur ministérielle, et la plus méritante de l'attention que nous voulons, dans cet arrangement, porter à la présenter au président du Conseil.

Nous pouvons, aujourd'hui, cueillir dans ce jardin chantant, le Jardin du ministère de l'Instruction publique, trois fleurs — nous n'en voyons pas de plus belles, ni de plus splendides, ni de plus capables d'étonner le président du Conseil. Quant à la première de ces fleurs, c'est la fleur de l'École d'Ingénierie, dont le doux parfum embaume tout l'air égyptien, et qui refusa de laisser un savant égyptien s'élever au poste de professeur, parce que ce poste devait être présenté en cadeau aux Anglais — et qui refusa de laisser ce savant égyptien demeurer à l'École d'Ingénierie, avec douceur et sympathie, afin de ne pas contrarier ce professeur anglais qui s'était emparé de son poste par usurpation, l'occupant par la force et le pouvoir. Que Dieu, et la puissance du ministre des Traditions, le bannissent donc à Assiout.

Et la deuxième fleur des fleurs de ce jardin chantant est cette lettre, émise par le ministère des Traditions à l'intention de l'Administration des chemins de fer, lui demandant de supprimer le train des antiquités, parce que montrer aux Égyptiens les monuments de leurs ancêtres nuit aux fonctionnaires de l'Administration des antiquités, et leur impose une peine qu'ils ne peuvent supporter. Puis, parce que ces foules populaires nuisent aux touristes et aux visiteurs, à qui l'on doit préserver l'atmosphère de la Haute-Égypte, sans qu'elle soit troublée par le souffle des Égyptiens, ni par aucune silhouette égyptienne, ni par aucune

manifestation d'apparence égyptienne.

Et la troisième fleur est ce soin extrême que déploie le ministère des Traditions pour plaire aux Britanniques, nommant les Britanniques et les présentant non pas aux seuls Égyptiens, mais aux étrangers en général. Et peut-être avez-vous lu, dans ce que nous avons publié hier, le besoin qu'a le ministère d'un professeur à l'École des Industries navales de Suez, et l'insistance du ministère pour que ce professeur ne soit rien d'autre que britannique.

Si nous cueillons ces fleurs dans le jardin du ministre des Traditions, la fleur de notre ministre des Finances déconcerte l'œil, et l'âme elle-même est incapable de choisir entre elles ; vous pouvez prendre de la fleur des échanges dans l'intérêt des propriétaires terriens ce que vous voulez, et vous pouvez prendre de la fleur de la dette publique, de ses négociations et de son affaire ce qu'il vous plaira, et vous pouvez prendre de la fleur de la dette hypothécaire ce que vous désirez, et vous pouvez prendre, par-dessus tout cela, une fleur du silence du ministre, et de sa parole, de son aversion et de son abondance, de son audace et de son hésitation — une fleur que rien n'égale, et qu'il est impossible d'imiter.

Et si nous joignons la fleur sabrienne à la fleur issaïque, la fleur qaïssienne complète le bouquet, et vous trouvez dans le jardin de Qaïssi Pacha, s'il plaît à Dieu, de quoi vous effrayer et vous terrifier, dans un nom dont la sonorité s'adoucit à la première syllabe et s'affermir à la seconde — et vous trouvez, dans le jardin de Qaïssi Pacha, des couleurs allant du rouge cramoisi profond, au gris cendré blafârd, au noir de jais, au blanc éclatant, et bien d'autres encore, de toutes les nuances.

Vous pouvez cueillir un peu de cette fleur, plantée par les soldats et la police, qui l'entretiennent avec le sang des Égyptiens en fracassant des crânes et en broyant des os, et en fendant des chairs de longues déchirures. Et vous pouvez cueillir de cette fleur, plantée par les hommes de l'administration dans les provinces, qui l'arrosent des larmes des Égyptiens en les enchaînant, en les mettant aux fers, en les emmenant dans la longue marche épuisante, heure après heure, et en les jetant au fond des prisons, où ils ne goûtent ni nourriture ni boisson, avant de les rendre ensuite à la liberté et à la vie. Si vous avez pris des fleurs de Qaïssi Pacha de quoi ajouter à la beauté du bouquet beauté sur beauté, et splendeur sur splendeur, n'oubliez pas de passer par le jardin du ministre de la Justice, et de cueillir une fleur ou deux parmi les fleurs des Tribunaux mixtes, car nous supposons que la beauté du bouquet ne serait

pas complète si vous n'y ajoutiez pas un peu de cette fleur délicieuse et exquise. Et le président du Conseil, comme je vous l'ai dit, est un homme raffiné, qui apprécie qu'on lui présente des bouquets de fleurs, mais ces bouquets doivent être sveltes, non excessifs en volume, comme ces bouquets qu'aiment les gens comme vous et moi, fils de paysans. Aussi vous conseillé-je de ne pas vous diriger vers les jardins des autres ministères, ni vers le jardin du Parlement ; ce que vous avez déjà cueilli dans ces jardins que vous avez traversés suffit. Mais arrêtez-vous à la Présidence du Conseil, et prenez-y un ruban délicat, joliment coloré, comme on dit, et liez ce bouquet avec avant de l'élever jusqu'au grand Président. Et vous trouverez, parmi les rubans, des variétés et des sortes, des formes et des couleurs, de sorte que vous puissiez choisir, par exemple, pour ce bouquet, un ruban aux couleurs changeantes, qui ne s'engage pas pour une nuance de couleur plutôt qu'une autre.

Prenez, par exemple, ce ruban sur lequel fut dessinée la première crise entre notre président du Conseil, ce brave homme, et le nouveau Haut-Commissaire — celle qu'on appelle la crise de la visite, dont les gens parlèrent si longuement, et dont ils cherchèrent si assidûment le secret, redoublant leurs recherches, et dont ils recherchèrent les résultats avec tant d'ardeur, allant jusqu'à l'excès dans leur quête.

Prenez ce beau ruban et enroulez-le autour de ce beau bouquet, puis prenez pour vous-même une belle apparence, et une belle allure, et laissez déborder sur votre visage un doux sourire, et imprimez à votre personne un mouvement gracieux, et demandez audience auprès du président du Conseil — et si vous obtenez cette audience, entrez, charmant et gracieux, et offrez un salut empli d'estime et d'admiration, et présentez le bouquet au grand homme, et retirez-vous. Ne dites pas un mot, ne prononcez pas une syllabe, car votre voix pourrait déranger le Président — et il y a, dans ce beau bouquet, de quoi se passer de la parole. Car Son Excellence Abdel Fattah Yehia Pacha pourrait le regarder, et sa conscience vivante pourrait s'en alarmer, et il pourrait préférer renoncer au pouvoir plutôt que de se voir présenter, si demain apportait un autre bouquet semblable à celui-ci, ou plus alarmant et plus terrifiant encore. Et que de fleurs aussi belles se trouvent dans les jardins du ministère actuel.

Taha Hussein

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 25 juin 1934.